

Moisson miraculeuse

Pendant dix ans, Madeleine de Sinéty a photographié le quotidien d'un village breton dans les années 1970-1980. Un ouvrage émouvant et intense qui montre un monde disparu.



Madeleine de Sinéty *La Moisson - Famille Bodin, Bas Morand, août 1974*



Un village
par Madeleine de Sinéty
éd. GwinZegal • 180 p. • 35 €

Eté 1972. Après des vacances passées à la mer, sur les côtes bretonnes, Madeleine de Sinéty rentre à Paris, où elle travaille comme illustratrice pour des journaux et des revues. Sur la route, ça bouchonne. Elle quitte la nationale et tombe sur un village, Poilley, à une soixantaine de kilomètres au nord de Rennes. Enchantée par le cadre, rustique à souhait, elle décide d'y passer la nuit. Elle y restera près de dix ans, photographiant jour après jour la vie du bourg et des champs, à une époque où les chevaux tiraient encore des charrettes, où les vaches étaient traitées à la main matin et soir, et où les bals en plein air faisaient danser jeunes et vieux bras dessus, bras dessous. C'était dans les années 1970. Il y a un siècle. Il y a une éternité.

Les clichés, publiés dans *Un village* et présentés au centre d'art guingampais de GwinZegal (en attendant une prochaine exposition au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône, où sont conservées les archives), ne constituent qu'une partie infime des quelque 33280 diapositives couleur et des 23076 négatifs noir et blanc que Madeleine de Sinéty laissa à sa mort, en 2011. Ces images teintées de la lumière des origines, éclairées par les mines comblées des enfants jouant à travers champs ou par celles, soulagées, des fermiers qui, sans attendre d'avoir achevé la moisson, s'envoient une rasade de cidre bien méritée, suffisent pourtant à émouvoir. Sans doute, quand on les découvre aujourd'hui, tirent-elles sur la corde sensible de la nostalgie

d'une douce France, rythmée par les saisons et les rites simples des villageois. Sans doute exhument-elles une manière de vivre que la «rurbanisation», ses pavillons accolés et le passage à une agriculture intensive ont enfoui dans des hangars en tôle ondulée d'où les bêtes ne sortent plus. Madeleine de Sinéty a d'ailleurs pu mesurer la portée mémorielle de son travail, près de dix ans après avoir quitté Poilley et s'être installée aux États-Unis, lorsqu'elle reçut du maire une lettre accompagnée d'un billet d'avion, la priant de revenir «photographier le village avant qu'il ne soit trop tard». Ce qu'elle fit dans les années 1990, constatant les dégâts : «J'ai été très impressionnée par l'ampleur des changements survenus en si peu de temps. Les plus petites fermes ont disparu, la plupart des talus ont été abattus, les champs élargis pour ouvrir le passage aux imposantes machines agricoles modernes.»

Des images plus subjectives que réelles

Étonnamment, loin de céder au pessimisme rétrograde, elle reconnaît aussi «avoir vu se dérouler la continuité d'une histoire que je n'avais pas consciemment projeté de photographier. À travers les inévitables bouleversements de la vie moderne, c'est l'histoire d'une relation qui n'a pas fondamentalement changé : celle des habitants d'un petit village entre eux, et avec la terre qu'ils travaillent et le bétail qu'ils élèvent». Ces mots disent tout l'optimisme et la joie de vivre de la photographe, dont les images sont finalement le reflet. Pétries d'une douceur, d'une beauté et d'une grâce simples, elles témoignent davantage d'un regard assumant sa subjectivité que d'une réalité des choses et de la vie. Elle capture uniquement ce qu'elle veut, ce qui rentre dans son cadre, ce qui l'attire, l'aiguille, l'inspire. Ce qui lui ressemble. Gageons alors que ces images sont aussi, en creux, un portrait de Madeleine de Sinéty. Et qu'elle se reconnaît dans chacun de ses personnages. À commencer par cette vieille femme, dénouant dans un geste apaisé ses longs cheveux gris en fermant les yeux. Ou ce jeune homme qui, un dimanche matin, sur un terrain gras et boueux, shoote dans un ballon de football avec une énergie telle que son pied semble toucher le ciel. Il y a encore cette petite, en couverture du livre : accoudée à la table de la cuisine, une télé éteinte en arrière-plan, elle nous fixe intensément, nous interpelle. Ses grands yeux bleus braqués, pleins de la bonté généreuse dont l'enfance est capable, sur Madeleine de Sinéty à l'époque, et sur nous aujourd'hui. Le monde ressemble-t-il, cinquante ans plus tard, à celui que contemplait cette enfant ? J. L.

À VOIR

«Un village» jusqu'au 17 janvier • centre d'art GwinZegal
4, rue Auguste Pavie • 22200 Guingamp • 02 96 44 27 78
gwinzegal.com



Cuites – 60 recettes faciles pour lendemains difficiles
éd. Human Humans
156 p. • 19,90 €



L'Art qui guérit
par Pierre Lemerquis
(préface de Boris Cyrulnik)
éd. Hazan • 192 p. • 25 €



Le Livre des larves
par Marion Zilio
éd. PUF • 204 p. • 17 €

Indispensable pour les fêtes : le livre des recettes détox

Yeux vitreux, coton dans la tête, cheveux qui piquent, gencives qui grattent ? Voici l'ouvrage idéal pour remédier à la gueule de bois et faire des lendemains de cuite des moments qui chantent. Au menu : shot aux huîtres et gingembre, bouillon épice, smoothie betterave-avocat, cocktail de bière salé, toast au labneh, soupe provençale, nouilles froides aux palourdes, haddock fumé, pancakes japonais, moules thai... Soixante che nous livrent leurs recettes miracles pour passer les fêtes la tête haute. D. B.

Les vertus de l'art sur le cerveau

Saviez-vous que *la Tentation de saint Antoine* (vers 1500) de Jérôme Bosch est un véritable atlas de signes cliniques de l'ergotisme (maladie courante à son époque) ? Croyez-vous en la puissance des ex-voto ? Vous sentez-vous moins seuls face aux autoportraits mélancoliques de Dürer et Van Gogh ? Pourquoi les Nanas de Niki de Saint Phalle nous enchantent et nous troublent autant ? C'est à un musée imaginaire de l'art qui guérit que nous invite le neurologue Pierre Lemerquis accompagné du neuropsychiatre et écrivain Boris Cyrulnik. Les œuvres ici réunies, depuis les grottes préhistoriques jusqu'au street art, démontrent les vertus positives de l'art sur le cerveau et nous révèlent les secrets de fonctionnement de l'empathie esthétique. Ou comment nos neurones interagissent avec la création. D. B.

Tous des larves !

Jugée infâme, répugnante d'aspect, associée aux parasites, à la putréfaction, à un état léthargique, la larve est aussi synonyme de transformation et de vie. Docteur en esthétique, critique et commissaire d'exposition, Marion Zilio a fait de cette forme embryonnaire qui grouille notre alter ego animal et le point de départ d'un essai redoutable et stimulant sur les modes de fonctionnement des sociétés humaines. Convoquant des artistes comme Pierre Huyghe (qui travaille avec des matières ou espèces vivantes) et Hubert Duprat (connu pour ses sculptures façonnées à partir de trichoptères), le texte fait de nous des larves, des cafards semblables à Gregor Samsa (le héros de *la Métamorphose* de Kafka), invités à reconsidérer notre rapport au monde. D. B.

MADELEINE DE SINÉTY IL ÉTAIT UNE FOIS LA RURALITÉ PERDUE

Pendant 10 ans, de 1972 à 1981, Madeleine de Sinéty a vécu au village de Bouilley au nord de Rennes. la photographe a enregistré un témoignage rare sur un monde rural finissant.

A necdotiquement, l'histoire de Madeleine de Sinéty avec la photographie ressemble un peu à celle de l'Américaine Vivian Maier : pendant de nombreuses années, une femme photographie son environnement et l'on en découvre l'importance et la richesse à titre posthume. À cette différence majeure près que dans le cas de la première, il n'y avait pas de démarche secrète et que la somme visuelle qui en résulte est infiniment plus solaire et dégage une empathie humaniste que n'avait peut-être pas Maier. Puisant au fonds de Sinéty déposé au musée Niepce de Châlons-sur-Saône, l'exposition présentée jusqu'au 17 janvier prochain au centre d'art Gwin Zegal de Guingamp, doit tout à un merveilleux hasard : le 1^{er} juillet 1972, une graphiste parisienne, lasse des embouteillages provoqués par le retour des vacances, prend un chemin de traverse et fait halte, à 60 km au nord de Rennes, parmi les 500 âmes du village de Bouilley. La rencontre prend des allures de cataclysme et la citadine change de vie pour retrouver l'atmosphère paysanne de son enfance, dont elle avait été tenue à distance par son milieu aristocratique. Elle passera dix ans à Bouilley. Dix ans d'un retour à la terre pendant lequel elle cultive, plus que des champs de choux et de pommes de terre, une amitié hors du commun avec des villageois qui l'adoptent. Dix ans au cours desquels, portée par son émotion et les élans du cœur, elle va multiplier les déclics et témoigner des derniers feux d'un monde rural en voie de disparition, à travers 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs en noir et blanc. « Ces photographies, c'est le monde tel qu'il est », dit fort justement l'écrivain Pierre Guyotat. Rythmées par les saisons, elles racontent les moissons ou la tuerie du cochon, le bal du dimanche et la scolarité,

la tendresse et la douleur, les naissances et les mariages, les loisirs collectifs, le silence et l'ennui... Surtout l'anti-spectaculaire existence de tous les jours et la mort certaine qui la borne. Le tout regardé avec bienveillance et amour, sans afféteries, ni pathos, ni complaisance.

Ce n'est pas le travail d'une photographe répondant à une commande, ni d'une anthropologue, comme le souligne Jérôme Sother, commissaire de cette exposition, « mais l'entreprise de vivre d'une artiste partageant la vie d'une communauté soudée, d'un microcosme rural en pleine mutation à l'orée de la modernité ». C'est certain, on est ici plus près de l'univers paysan décrit par Jean Giono dans les années 1930 que de certaines fermes d'aujourd'hui gérées par smartphone. À noter que Madeleine de Sinéty, installée aux États-Unis, avait été invitée, billet d'avion à l'appui, à revenir voir combien le pays avait changé. Elle vint et l'on ne sait pas si elle reconnut « ces maisons séculaires de pierre dure et sévère, serrées silencieusement autour de l'église hautaine et triste. C'est mon pays ». Un extrait des carnets, publiés dans le superbe livre accompagnant l'exposition, qui montre que l'œil de cette dame de cœur était doublé d'un indéniable talent de plume. ●



LE LIVRE, L'EXPO

Le centre d'art Gwin Zegal de Guingamp, également éditeur d'un livre sur la photographe, expose les images de Madeleine de Sinéty jusqu'au 17 janvier. <https://gwinzegal.com>



MADÉLEINE DE SINÉTY
Un monde disparu

JUN 1976 Moment de grâce et pureté communautaire à l'école du village.

Bouleversante d'humanité, portée par un regard d'une bienveillante justesse, l'exposition éblouissante proposée jusqu'à la mi-janvier par le centre d'art Gwion Zegal à Guingamp distille une nostalgie teintée d'un soupçon de mélancolie. C'est qu'en toute simplicité un monde rural, proche et pourtant déjà disparu, déploie un charme qui prend au cœur.



AOÛT 1976 Marie Tourhand participe au ramassage des foin.



FÉVRIER 1976 Image baptisée Les volontaires. À l'aube de l'état du terrain de foot ?



SANS DATE Dominique part avec La guerre des boutons et la possibilité des moufles.



JUN 1976 Fou, 16, 16. C'est peut-être temps que L'année scolaire se termine.



Mai 1972 La fête au village, dans les attours du dimanche.



SANS DATE Fête à Saint-James. Vous voulez vraiment ma photo ?



Béatrice et la télévision, 1973.

© Madeleine de Sinéty

MADELEINE DE SINÉTY LA DÉCOUVERTE D'UNE ŒUVRE

Le centre d'art GwinZegal, à Guingamp, expose un ensemble d'images en couleur inédites de la photographe, reflets d'un village de Bretagne entre 1972 et 1990. Une véritable révélation !

Par Anaël Pigeat

« Le 1^{er} juillet 1972, alors que je remontais vers Paris après un voyage dans le sud de la Bretagne, je me trouvai soudain bloquée par le flot des Parisiens se précipitant sur la côte en ce premier jour de vacances. Je quittai la nationale encombrée pour une petite route de campagne et décidai de m'arrêter pour la nuit dans le village le plus perdu que je puisse trouver. » Ce jour-là, Madeleine de Sinéty devine peut-être que son existence va changer. Quelque temps plus tard, elle quitte tout pour s'installer dans le village de Poilley, où elle passe dix ans, seule et libre. Née en 1934, Madeleine de Sinéty fait les Arts déco – pas les Beaux-Arts, car sa famille s'y était opposée – et mène une vie de dessinatrice pour des magazines. Elle est même l'auteur d'une affiche de film, « L'ours et la poupée » – ce qui lui fait rencontrer Brigitte Bardot ! Elle part, avec l'idée de faire une œuvre, donner à voir la vie de ce village.

La remise au jour d'une artiste est un événement rare, surtout lorsqu'on apprend que son œuvre compte plus de 50 000 clichés et quelques heures de film super-8.

Le centre d'art de GwinZegal révèle le travail photographique de Madeleine de Sinéty à Poilley dans une bouleversante exposition. Son projet n'est pas politique. Mai 68 et les révolutions psychédélices ne sont pas ses combats. Elle suit un chemin singulier, humaniste et esthétique. Pendant les week-ends et les vacances, elle reçoit la visite de son mari, Daniel Behrman, un journaliste américain qui travaille à cette époque à l'Unesco. Au début, dans le village, on se demande s'ils ne sont pas des espions, tant leurs profils à tous les deux détonnent dans cet univers... Mais dans les témoignages de quelques habitants filmés à l'occasion de l'exposition de GwinZegal, on perçoit que « Madeleine » demeure à la fois cet être venu d'ailleurs et parfaitement intégré à ce paysage, avec ses deux fils qui naissent quelques années plus tard. Elle photographie du matin au soir, systématiquement et avec détermination, jusqu'à ce que les villageois finissent par oublier sa présence.

Les négatifs et les diapositives de Poilley, confiés par son fils Peter Behrman de Sinéty au musée →



« Un village », au GwinZegal à Guingamp, jusqu'au 22 août.

PARIS MATCH DU 22 AU 28 JUILLET 2021

**Elle sait
qu'elle montre
un monde
en train
de disparaître**

→ Nicéphore-Niepce à Chalon-sur-Saône, comprennent 33 000 photos couleurs et 23 000 en noir et blanc. Parmi ces images, rangées dans des boîtes étiquetées, se succèdent les scènes domestiques, l'école, la vie des champs, les jeux, les fêtes et les cérémonies... Quelques personnages apparaissent souvent, ceux dont elle est le plus proche: le père Gus, Béatrice Touchard, Maria Denoual, mère Fine... Il y a dans ces images l'effet d'une collecte ou d'une tentative d'inventaire, et une grande présence du hasard: «Madeleine fait les choses, elle sait exactement ce qu'elle fait, et en même temps elle ne le sait pas encore. Ses images sont intuitives», dit Peter Behrman de Sinéty. Alors comment passer de 50 000 images à 500? C'est le remarquable choix de Jérôme Sother, codirecteur de GwinZegal. Certaines images sont d'une beauté fulgurante, et portent l'empreinte de la peinture, comme la femme avec sur l'épaule une botte de foin qui fait deux fois sa taille, la ronde en clair-obscur qui a des accents brueghéliens, ou l'immense champ labouré par deux chevaux petits comme

des jouets. Les animaux ont des airs d'éternité et les rituels sont ancestraux, comme la scène de la mort du cochon, abondamment documentée. Ce qui différencie Madeleine de Sinéty de certains photographes documentaires, c'est la proximité qu'elle entretient avec ses sujets. Certaines scènes sont empreintes d'un humour tendre, comme le match de foot dont les joueurs auraient pu être croqués par Honoré Daumier. Les enfants ont des regards graves et, de temps en temps, ils rient aux éclats.

Elle sait qu'elle montre un monde en train de disparaître. Juste avant de quitter Paris pour Poilley, elle réalise une série de films à la gare Montparnasse et dans des trains entre Guingamp et Paimpol – déjà la Bretagne – sur les dernières locomotives à vapeur. Elle a charmé les conducteurs, et peut-être aussi apprivoisé ces grosses machines fumantes. Puis en 1972 elle vend sa caméra pour acheter un nouvel objectif, et c'en est fini pour elle du cinéma. Elle consacre définitivement sa vie à la photographie. Les images de découpage du cochon, l'allumage d'une cuisinière à gaz ou →



Famille Denoual,
août 1974.

Le pas au Loup, 1972.



« Un village », de Madeleine
de Sinéty, éd. GwinZegal,
180 pages, 35 euros.

PARIS MATCH DU 22 AU 28 JUILLET 2021





Les foins, Maria Touchard, 1974.



La charrette de pommes.



Le père Gus.

→ des jeux d'enfants dans une charrette de pommes sont comme une intense mémoire collective. «J'ai l'impression d'être devant un théâtre de gestes», remarque Jérôme Sother.

Ses cahiers sont un autre volet de son œuvre, qui n'avait jamais été montrés. Ils sont numérotés et font le récit simple et captivant de cette vie à la campagne. Le ton est parfois un peu plus mordant que celui des images. «De temps en temps, j'invitais tout le monde à une projection de diapositives. Il fallait transporter, de l'église à la salle des fêtes au plancher de terre battue, assez de bancs pour asseoir tous ceux qui venaient voir, au milieu des cris et des rires, leur propre vie, leur travail de tous les jours, étonnés de trouver cela si beau», écrit-elle encore. Il y a là quelque chose des projections de Jean Rouch ou du cinéma ambulancier, des conversations ancestrales autour d'un feu aussi – à la différence près que ces projections sont destinées aux héros mêmes des images. On ne connaît pas de trace de l'enchaînement des diapositives, seulement l'écho

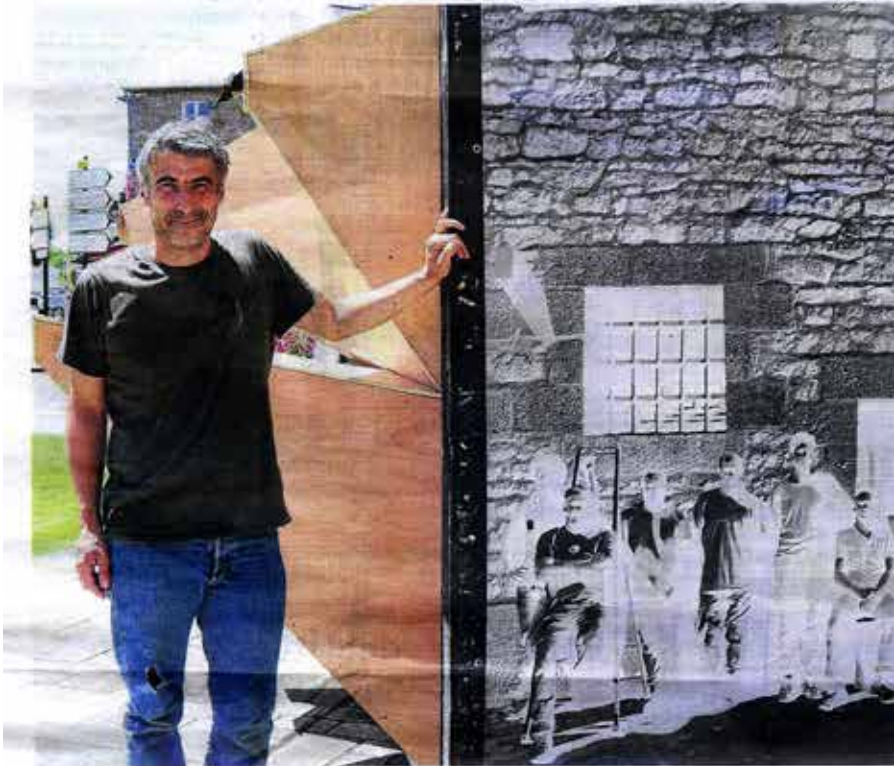
d'un sentiment de communauté qui résonne. En 1981, Madeleine de Sinéty quitte la France pour les États-Unis, où elle continue de photographier et où elle travaille à ses tirages en noir et blanc. Elle revient à Poilley en 1990 et y réalise quelques-unes de ses plus belles images, comme cette femme âgée se brossant les cheveux.

Dans les années 1990, son œuvre devient publique à travers le Maine Photo Workshop, fréquenté notamment par Lucien Clergue, Ernst Haas et Mary Ellen Mark, qui défend ardemment son travail et la met en contact avec l'historien de la photographie Jean-Claude Lemagny, à Paris. Quelques expositions de ses images en noir et blanc sont organisées, notamment au Museum of Art de Portland et à la BNF en 1996. Madeleine de Sinéty disparaît en 2011, laissant des milliers de diapositives sur lesquelles elle n'a pas eu le temps de travailler. Pour Pierre Guyotat qui a vu ses images, «ces photographies, c'est le monde tel qu'il est». Découvrir une œuvre est un grand bonheur, comparable à celui d'imaginer ce qu'elle a encore à offrir. ■

Anaël Pigeat

Guingamp

Le photographe Maxence Rifflet propose une immersion dans un sténopé géant, pour comprendre le mécanisme de la photographie.



Un sténopé géant pour découvrir la photographie

Avec son imposant sténopé de huit mètres cubes, le photographe Maxence Rifflet propose une immersion grandeur nature dans l'un des plus vieux ancêtres de la photographie.

Julie Creignou

● Ce n'était pas un appareil photo de poche, mais bien un imposant sténopé de huit mètres cubes qui trônait place du Champ-au-Roy, vendredi, près de l'espace François-Mitterrand. Le centre d'art Gwin Zegal propose au public de découvrir l'intérieur d'un appareil photographique pour en comprendre son mécanisme, grâce à la création du photographe Maxence Rifflet.

Le sténopé : qu'est-ce que c'est ?

Cet ancêtre de la photographie, constitué d'une plaque percée d'un trou de faible diamètre, ren-

voie une image inversée de ce qui est perçu. La lumière émise par le trou va se déposer sur le papier placé à l'intérieur du sténopé, à la manière d'une chambre noire, et ainsi créer des zones de lumières plus ou moins sombre : après développement, on obtient une photo dite « négative », où le sombre devient clair et le noir devient blanc.

Dans le groupe de curieux venus assister à l'atelier, le petit Maël s'est prêté à l'expérience en posant devant un sténopé de poche bricolé par l'équipe de Gwin Zegal. Pour que la photo soit parfaite, il a dû rester immobile malgré son irrésistible envie de gigoter. Pour un sténopé de cette taille, dix secondes suffisent. Mais pour un sténopé géant, il faut compter au moins cinq minutes !

Un concept qui remonte à l'Antiquité

Le sténopé repose sur un principe simple : l'image émise par un rayon de lumière dans un milieu obscur se reflète dans ce milieu. Un concept connu depuis l'Antiquité, puis utilisé pendant la Renaissance pour peindre et travailler la perspective ; il est le pré-curseur des objectifs photos,

apparus au XIX^e siècle, que l'on utilise toujours aujourd'hui. « L'invention de la photographie, c'est le fait de pouvoir fixer l'image sur un support », résume Maxence.

Une structure de 200 à 300 kg

Le sténopé de Maxence Rifflet se compose d'un cube en bois, auquel ont été fixées quatre pyramides percées d'un trou pour avoir des angles de vue différents. Plus le trou est petit, plus l'image renvoyée sur le papier sera nette. Monté sur des roulettes, l'imposant cube de 200-300 kg a arpenté les rues pour atteindre la place du Champ-au-Roy, entourée par l'équipe de Gwin Zegal. Difficile de prendre les virages avec un tel poids sans heurter les trottoirs ! Le sténopé géant restera tout l'été dans l'ancienne prison de Guingamp. Une seconde activité aura lieu du 19 au 29 juillet au centre d'art sur le phénakistiscope, l'un des premiers appareils permettant de voir les images en mouvement.

Pratique : centre d'art Gwin Zegal, 4, rue Auguste Pavie à Guingamp. Ouvert de 11 h à 18 h 30 du mercredi au dimanche, fermé lundi et mardi. Contact au 02 96 44 27 78.

Sept bonnes raisons de venir à GwinZegal cet été

Le centre d'art passe à l'heure d'été à compter de ce mercredi. Au programme : des résidences d'artistes, des conférences et de quoi s'amuser en famille.

1 Parce que c'est incontournable

Lancée le 18 septembre, l'exposition *Un Village - Madeleine de Sinéty* aurait dû se terminer initialement en janvier, mais face à l'engouement du public, « tous les jours ou presque, durant le confinement, on a eu des appels pour savoir si on était ouverts », rappelle Solange Reboul, codirectrice de GwinZegal. Les photos restent visibles jusqu'au dimanche 22 août.

A l'occasion du festival de la Saint-Loup, le centre d'art organise une nocturne, avec des visites jusqu'à 22 h 30, samedi 21 août 2021.

2 Parce que c'est instructif

Pour poursuivre le travail de Madeleine de Sinéty, deux conférences sont organisées. Samedi 10 juillet, Nina Ferrer-Gleize évoquera la représentation du monde rural dans l'art. L'artiste photographe et chercheuse est venue au printemps en résidence, « c'est un coup de cœur pour son travail et sa démarche », indique Solange Reboul.

Vendredi 23 juillet, Nathalie Boulouch, maîtresse de conférences en histoire de l'art contemporain et photographie à l'université Rennes 2, parlera de l'utilisation de la photographie couleur dans les années 1970 et 1980. Rendez-vous à 18 h 30, durée : environ une heure.

3 Parce que c'est curieux

Son nom n'est pas inconnu puisqu'il a exposé tout l'été 2020, avec *Le Grand ordonnateur et autres nouvelles des prisons*. Maxence Riflet est retour pour une résidence.

Du samedi 9 au dimanche 18 juillet, il va installer une drôle de machine : un sténopé géant. Autrement dit : une reconstitution à échelle humaine, de 8 m², d'une chambre noire. « Les visiteurs pourront y entrer pour observer ce qu'il se passe dans un appareil photo », raconte Solange Reboul. Par rapport à la prison, ce sera l'occasion d'observer sans être vu. »

Cette boîte sera constituée de plusieurs orifices pour diffracter la lumière (sténopé) et de miroirs orientables. Et installée à l'extérieur de la prison : « Il faut beaucoup de lumière pour que ça fonctionne. »

Des ateliers sont proposés avec l'artiste, les 15 et 16 juillet, au centre d'art ; le 17 à Roudourou et le 18 juillet, à Castel Pic.

4 Parce que c'est interactif

Damien Monteau est le deuxième artiste en résidence, du samedi 19 au jeudi 29 juillet. Avec *Regarde-moi*, il compte mettre les visiteurs à contribution pour découvrir et révisiter un phénakistiscope, un jouet optique du pré-cinéma. L'idée : « Mettre en mouvement une séquence image », en créant une illusion hypnotique. À partir de photographies, lors des ateliers prévus au centre d'art (les 21, 22, 28 et 29 juillet) et de dessins pour ceux

organisés à Castel Pic (le 23 juillet) et à Roudourou (le 27 juillet).

Les visiteurs devront pédaler pour voir l'image s'animer ou faire tourner une roue... « Ils seront actifs pour voir le résultat », assure Solange Reboul.

5 Parce que c'est ludique

Des ateliers accessibles aux familles liés aux résidences d'artistes seront proposés par les médiateurs de GwinZegal, les mercredis et jeudis, en juillet et en août.

Les enfants pourront retrouver leur caisse de jouets, adaptés selon leur âge. Loupe, livres et autres lunettes animées pour mieux découvrir l'imagerie et la vision.

À partir de 7 ans, trois parcours d'échappée game sont également à disposition des familles.

La nouveauté de l'année : un jeu de cartes créé durant le confinement par l'équipe pour jouer autour de l'exposition *Un Village - Madeleine de Sinéty*. Trois jeux sont à la disposition du public.

6 Parce que c'est polyglotte

Avant à ceux qui souhaiteraient suivre l'exposition dans la langue de Shakespeare, rendez-vous du mardi au samedi, sur simple demande.

Les bretonnants ne seront pas en reste : samedi 21 août, des visites en breton seront proposées à l'occasion de la Saint-Loup.



Solange Reboul, codirectrice, et Mélanie Goualan, médiatrice, présentent le jeu, concocté par l'équipe durant le confinement, en lien avec l'exposition - Madeleine de Sinéty. (Photos : Océf France)

7 Parce que c'est gratuit
visite de l'exposition, participation aux ateliers et aux différentes activités, tout est accessible gratuitement au centre d'art. Il est toutefois con-

seillé de réserver pour les activités et les conférences.

Pauline LAUNAY.

Centre d'art GwinZegal, ouverture info@gwinzegal.com



Rencontre avec Solange Reboul

/ Centre d'art
GwinZegal



Le Centre d'art GwinZegal décline la photographie et ses multiples facettes. Implanté à Guingamp dans le cadre unique de **la Prison**, il est ancré dans un territoire à dominante rurale et rayonne au niveau national et international. Solange Reboul s'est installée en Bretagne pour participer au projet dès 2010 avec Paul Cottin et Jérôme Sother.

Le centre d'art GwinZegal a de nombreuses activités ?

« L'association fonctionne autour de quatre piliers indissociables. **Les expositions, l'édition, l'accueil d'artistes en résidence et la médiation.** Ces activités sont perméables et s'enrichissent mutuellement. »

C'est quoi l'idée des résidences ?

« Nous invitons des artistes à poser leur regard sur notre territoire, nous voyons notre environnement immédiat sous un autre angle. C'est aussi dans le but de créer une mémoire visuelle, **chaque travail est un témoignage qui deviendra un document dans 50 ans.** »

La médiation auprès des publics est primordiale pour vous ?

« Oui, depuis le départ, nous voulons transmettre et faire partager la vision des artistes, amener les gens à se questionner sur l'image et son langage. Cela prend différentes formes, des ateliers de création, des visites, des rencontres, des conférences, des outils pédagogiques ludiques et originaux (escape game, jeu de cartes, jeu de l'oie...). **On s'adapte en fonction des expositions, des réactions du public, de nos envies... rien n'est figé.** »

www.gwinzegal.com



Mélanie Goualan, chargée de l'accueil et du secrétariat de GwinZegal, se réjouit de voir le centre d'art permettre aux visiteurs la découverte et l'initiation au sténopé de Maxence Rifflet et aux phénakistoscopes de Damien Monteau.



GwinZegal : la saison d'été tourne à plein régime

L'attrait du public pour les propositions artistiques de GwinZegal ne se dément pas. Si le centre d'art a ainsi offert, en juillet, de nombreuses animations de qualité, en août, il s'apprête à renouveler son offre.

Virginie Chenard

● Au centre d'art GwinZegal, la photographie s'appréhende sous tous les angles. Et le programme estival de l'association guingampaise, idéalement installée depuis 2019 dans les murs de la prison - dont les travaux s'achèvent -, en est la parfaite illustration. Exposition, ateliers, rencontres... Le mois de juillet a permis à de nombreux touristes de toute la France et de l'étranger d'en faire l'expérience. « On a eu énormément de passage, se réjouit Mélanie Goualan, chargée de l'accueil et du secrétariat. L'exposition Madeleine de Sinéty,

qui avait déjà eu un grand succès entre septembre et octobre 2020 (avant la fermeture des lieux publics liée à la crise sanitaire, NDLR), cartonne depuis la réouverture de mai. On tourne autour de 100 visiteurs par jour et on a d'excellents retours. » Le livre dédié à l'exposition, qui a dû être réimprimé deux fois, suit le même chemin.

Riches échanges avec les artistes

Les deux artistes invités à rencontrer le public parallèlement à cette exposition ont, eux aussi, séduit le public : Nina Ferrer-Gleize, qui a partagé son expérience de photographe avec une quarantaine de personnes, et Nathalie Boulouch, maîtresse de conférences en histoire de l'art contemporain et photographie, qui a pu échanger avec le même nombre de participants. Les deux ateliers proposés par le centre d'art autour du sténopé créé par le photographe Maxence Rifflet (ancêtre de l'appareil, en photo version XXL) et les deux autres animés par Damien Monteau, artiste spécialisé dans les jeux optiques et la persistance rétinienne outillé de phénakistoscopes ont également rencontré leur public et donné lieu, qu'ils se tiennent dans l'enceinte de

la prison, à Castel-Pic ou au Roudourou, à des échanges d'une grande richesse.

Prolongations du sténopé

Les aoûtens ne seront pas en reste puisque le programme des animations de GwinZegal sera du même acabit pour le mois qui s'annonce. Deux nouveaux ateliers autour du sténopé sont fixés aux 4 et 11 août, de 14 h à 16 h. Tandis que deux séances supplémentaires de découverte et d'initiation permettront au phénakistoscope de jouer les prolongations auprès des visiteurs, grands et petits, les 5 et 12 août, de 14 h à 16 h.

À noter qu'une visite « nocturne » de l'exposition Madeleine de Sinéty qui se poursuit jusqu'au 22 août, sera proposée le 21 août, dans le cadre de la Saint-Loup (des visites guidées en français et en breton seront possibles ce jour-là).

Pratique

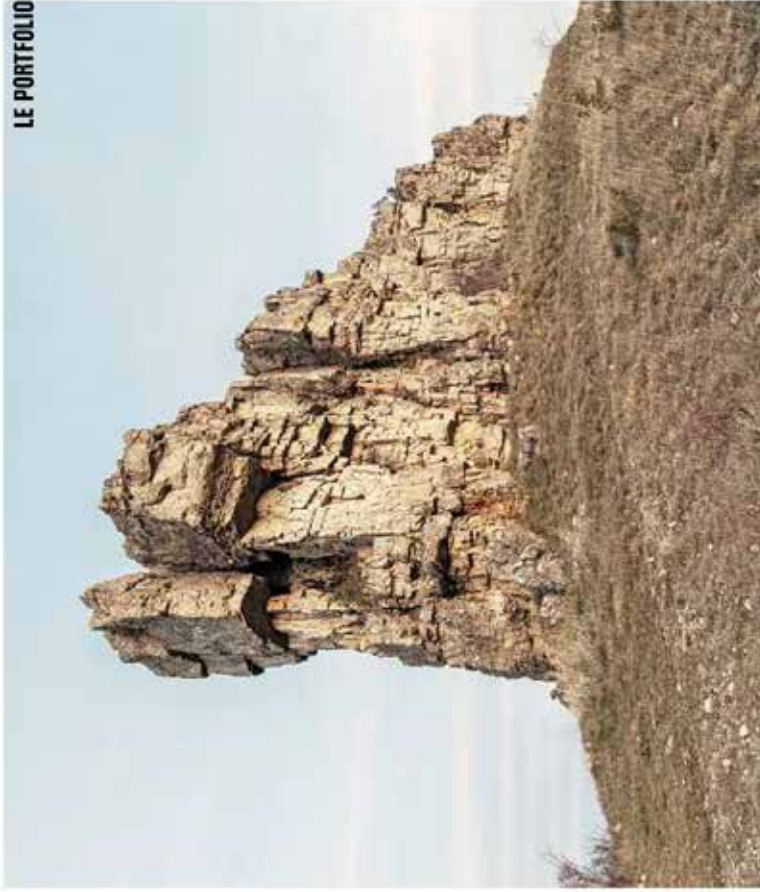
Les réservations sont obligatoires pour chacun des quatre ateliers (maximum dix personnes). Port du masque mais pas de passe sanitaire. Contact : GwinZegal, 4, rue Auguste-Pavie, à Guingamp, tél. 02 96 44 27 78 ; info@gwinzegal.com. Ouvert de 11 h à 18 h 30 en continu du mercredi au dimanche.



La Baie, pays galiléens (Pays de la Loire), 2018.
Plage de orolle, Barr-dar-Chevères, Chevères méridionales (Occitanie) 2020.

SOUS LE SIGNE

Texte Claire GUILLOT
Photos Eric TABUCHI et Nelly MONNIER



LE PORTFOLIO

DE L'HEXAGONE.

Depuis bientôt cinq ans, les photographes Eric Tabuchi et Nelly Monnier parcourent les routes de France pour constituer une encyclopédie d'images. Ils consignent paysages et bâtiments, évitent les centres-villes, questionnent le beau et l'ordinaire. Et dressent le portrait complet du pays. Déjà riche de 12 000 clichés, leur "Atlas des régions naturelles", dont un premier tome a été publié, est intégralement disponible en ligne. Leur travail fait l'objet d'expositions et continue à s'étoffer. Ils se donnent encore au moins dix ans pour le terminer.

Eric Tabuchi et Nelly Monnier

SI VOUS AVEZ UN JOUR TRAVERSÉ LE FAUCIGNY, une des provinces historiques de la Savoie, vous vous rappelez sans doute la vue majestueuse sur les sommets enneigés des Alpes, les petites bergeries typiques en pierre et en bois, les hôtels face au massif du Mont-Blanc... Mais, au-delà de cette vision de carte postale, vous avez peut-être aussi croisé, comme Éric Tabuchi et Nelly Monnier, de faux chalets qui cultivent le look vintage, des appartements pour skieurs aux allures de clapiers, un camion de kebab rouge pétard, un dépôt de télécabines... Pour leur *Atlas des régions naturelles*, le duo de photographes a tout capté, sans préjugés. « Notre idée de base, c'est de faire bouger la ligne de ce qui appartient au registre du beau et du laid, souligne Éric Tabuchi. Pour nous, il n'y a pas de hiérarchie entre un château, une église, un supermarché ou une station-service. La beauté proclamée et entretenue a tendance à nous ennuyer. »


Cela fait presque cinq années que le tandem arpente sans se lasser les petites routes de campagne de France, se fait courser par des chiens, affronte les regards méfiants des habitants qui ne comprennent pas pourquoi ces « Parisiens » viennent photographier leur vieux silo à grain. « On est comme des VRP sans clients, on roule douze heures par jour et on finit la journée avec une pizza froide dans un petit hôtel, rigole Nelly Monnier. Mais personne ne nous force, et nous avons une liberté totale. » Depuis 2017, le duo a usé trois voitures dans ce projet complètement fou, qu'ils portent avec une foi inébranlable : photographier la France, toute la France, de façon systématique, dans ses moindres recoins. « Il y a eu plus d'images de l'Arc de triomphe emballé en deux semaines qu'il n'y en a jamais eu réalisées dans la Creuse depuis l'invention de la photographie, regrette Éric Tabuchi. Alors que 80 % du territoire français est rural. Il y a une richesse, une diversité qui est totalement occultée. »

Quand les deux artistes se sont rencontrés, Nelly Monnier, peintre et plasticienne, menait un projet autour de l'exploration, de manière subjective, de sa terre d'origine, l'Ain, département discret à l'écart des grandes métropoles. Le photographe Éric Tabuchi, né en France d'un père japonais et d'une mère danoise, nourrissait, lui, « une curiosité profonde pour le territoire, et aussi, avoue-t-il, une envie sans doute de légitimer [sa] présence ». Tous deux se sont rejoints dans l'idée de réenchanter ce qui se trouvait juste sous leurs yeux. « Dans l'histoire de la photographie, il est toujours question d'exotisme et de dépaysement, souligne Éric Tabuchi. Mais pourquoi faudrait-il aller chercher ses images à l'autre bout du monde ? Nous, nous allons lentement, et pas loin. » Ils se réfèrent à l'Américain Walker Evans et à l'Allemand August Sander, qui, au siècle dernier, avaient pris comme objet leur propre pays.

Pour organiser leur drôle de campagne de France, les deux artistes ont délaissé le découpage administratif classique, préférant s'appuyer sur des territoires historiques aux contours bien plus flous et subjectifs : les régions naturelles. Dans les deux tomes de son *Guide des pays de France* (Fayard, 1999), Frédéric Zégierman recense près de 450 de ces micro-territoires aux noms chatoyants – les Mauges, le Velay, le Volvestre – qui se sont construits au fil des siècles à partir de réalités géologiques. « La nature des sols a entraîné une agriculture spécifique, une architecture, des activités et des industries particulières, ce qui a donné naissance à une identité locale qui reste aujourd'hui vivace, explique Nelly Monnier. Les gens se sentent profondément beaucerons,

béarnais, morvandiaux. » Avec leur *Atlas*, les deux artistes sont en fait partis sur les traces de la résistance à la normalisation, à l'uniformisation. « On n'est ni historiens ni géographes, mais ce travail est un peu une réaction à l'hypercentralisation de la France, note Éric Tabuchi. Et à l'idée selon laquelle le monde se rétrécit à cause de la globalisation. »

Dans chaque région qu'ils traversent, les deux artistes suivent à la fois leur instinct – « on adore se perdre » – ainsi qu'un protocole très précis – 50 images sont retenues pour chaque région, ni plus ni moins. Partout, ils cherchent le bâtiment isolé, celui qui fait sens dans le paysage, qui symbolise une époque, une activité. « On repère d'abord le bâtiment traditionnel, construit avec le matériau local, comme la bergerie en lauze du Larzac, raconte Nelly Monnier. Et ensuite on capte les évolutions, pour arriver au présent. On photographie tout, y compris les choses les plus critiquables. » Le résultat étonne. « Notre projet, c'est à la fois un conservatoire des formes traditionnelles et un annuaire de la banalité », analyse Éric Tabuchi. Dans l'*Atlas*, on trouve côte à côte les lotissements en parpaing et les cabanes de vigneron, la centrale nucléaire et le cinéma moderniste, le skate park et le tas de bois – un mélange aussi réjouissant que déprimant. Ils évitent les centres-villes, trop balisés, mais s'attardent dans les périphéries. Et la politique, forcément, fait quelques apparitions dans ces coins de France qui se sentent oubliés : un abri de « gilets jaunes » apparaît sur un rond-point, des affiches électorales vantent l'ex-candidat à la présidentielle François Fillon. « On ne montre pas beaucoup d'humains, remarque Éric Tabuchi, mais les gens construisent des bâtiments à leur image. L'architecture est le signe visible des civilisations humaines. »

Les deux photographes financent leurs explorations grâce à des résidences, comme celle du centre d'art GwinZegal, à Guingamp, dans les Côtes-d'Armor, et grâce à la vente de leurs photos qu'ils tirent eux-mêmes. Les images viennent nourrir un site Internet (archive-arn.fr), cœur du projet, qui permet de voyager à travers toute la France par lieu ou par thème. Ils viennent de publier leur premier livre, savoureux mélange de rigueur et d'humour, de documentation et de pur plaisir visuel. Car, au-delà du portrait des Cévennes et du Trégor, le duo classe aussi ses photos avec humour : amers au profil phallique, bâtiments mangés par la végétation, piscines verticales... On reconnaît là l'obsession typologique d'Éric Tabuchi, déjà auteur, en 2017, d'un *Atlas of forms* (Poursuite Éditions) dans lequel il avait trié et classé toute la planète selon des critères géométriques simples : carrés, ronds, triangles... À raison de 50 images par région et d'environ 450 régions, le duo vise les 22 500 photos. Il n'en est qu'à un tiers du projet. Le livre est censé être le premier volume d'une série de... trente. « En fait, résume Nelly Monnier, l'*Atlas des régions naturelles*, c'est une excuse pour faire un immense road movie qui va encore durer au moins dix ans ! » Et Éric Tabuchi de préciser : « Enfin, plutôt un feuilleton balzacien, un roman-fleuve qu'on publie par épisodes ! » 

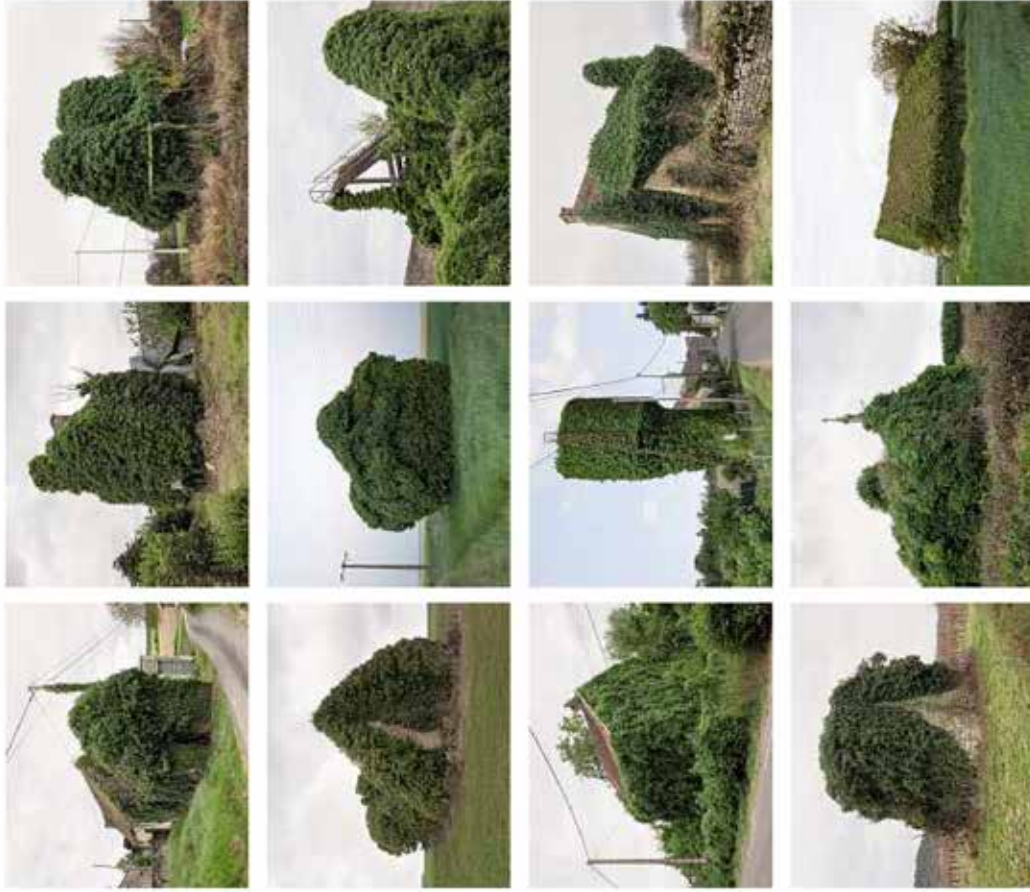
« L'INVENTION D'UNE HISTOIRE VRAIE », EXPOSITION AU CENTRE D'ART GWINZEGAL, À GUINGAMP (CÔTES-D'ARMOR), JUSQU'AU 6 FÉVRIER 2022.

« EMPIRE ET GALAXIE », EXPOSITION À LA VILLA DU PARC, À ANNEMASSE (HAUTE-SAVOIE), JUSQU'AU 19 DÉCEMBRE.

ATLAS DES RÉGIONS NATURELLES, VOL. 1, D'ÉRIC TABUCHI ET NELLY MONNIER, GWINZEGAL ET POURSUITE, AVEC LE SOUTIEN DU CNAIP, 2020, 384 PAGES, 39 €. ARCHIVE-ARN.FR



LE PORTFOLIO



Pin-en-Pail, Alpes maritimes (Normandie), 2018.

Plage de coque, de gauche à droite et de haut en bas, sélie Camille-Éliphe, Lucie, Bénédict (Centre-Vil de Loire), 2019.
 Saint-Cornier, Imhoff (Britagne), 2020. Giacalis, pays d'Orne (Normandie), 2018. Masson (Centre-Nord de Loire), 2017.
 Laun, Thymeras (Centre-Vil de Loire), 2018. Sola, Siroisat (Bourgogne-Franche-Comté), 2017. Pays d'Orne.
 (Bourgogne-Franche-Comté), 2018. Ermenonville (Bourgogne-Franche-Comté), 2018. Ouenon.
 Navenais (Bourgogne-Franche-Comté), 2017. Saint-Jean-de-Crédon, Gernipont (Occitanie), 2020. Poydamblanc.
 Lison (Britagne), 2021. Mairie de Gâtinais, Gâtinais colléens (Centre-Vil de Loire), 2018.

Eric Thibault et Thierry Rousseau



Élie-Charpentier, Champagne
californaise (Grand Est), 2019.
Page de droite: Fleumer-Bodou,
Trégar (Bretagne), 2021.

Élie-Charpentier et Fleumer-Bodou



Playme, Bugny (Haute-Vienne-Nouvelle-Aquitaine), 2019.
 Page de droite, de gauche à droite et de haut en bas, Salles communales, Carmoux, Sigale (Occitanie), 2021, Saint-Etienne-en-Chalaronne, Dombes (Auvergne-Rhône-Alpes), 2019, Belleville-sur-Mer, Lézouin (Normandie), 2021, La Blosse, Haute-Vogues alsaciennes (Grand Est), 2019, Saint-Symphorien, Baszadas (Nouvelle-Aquitaine), 2021, Feuillères, Sauterre (Hauts-de-France), 2021.

Photo: Thomas Le Corre / Playme



ATLAS DES RÉGIONS NATURELLES

Par **Éric Tabuchi** et **Nelly Monnier** - Editions Poursuite



LE MAGAZINE CULTUREL

CULTURE CLAP
LES INCONTOURNABLES



LE MAGAZINE CULTUREL

CULTURE CLAP
LES INCONTOURNABLES

La prison s'ouvre à l'art

Faire d'un lieu d'enfermement un espace d'ouverture à l'art, c'est le pari - réussi - de l'installation de GwinZegal et de l'Insec dans l'ancienne prison.

PHOTOS : THIERRY PASQUET • TEXTE KARINE POULARD



enté d'une double enceinte en pierres de taille et moellons, GwinZegal a le visage d'une forteresse imprenable qui suscite la curiosité. Et pour cause...

Depuis deux ans, le Centre d'art visuel dédié au travail photographique occupe une partie de l'ancienne prison de Guingamp construite dans la première moitié du 19^e siècle sur le modèle des prisons américaines.

Classée monument historique et rénovée à l'identique, cette prison miniature de 41 cellules individuelles et d'un seul étage, tout en ardoises, pierres et bois peint, est unique en Europe.

« La prison a été conçue de façon à ce que le gardien puisse surveiller sans être vu, c'est la vision panoptique. Le système de surveillance a ensuite été amélioré, si bien que ce style n'a pas été reproduit ailleurs », explique Solange Reboul, qui assure la codirection de GwinZegal avec Jérôme Sothar. D'une élégance rare pour ce type d'établissement, elle s'ouvre sur une cour pavée et une galerie soutenu par des colonnades peintes en bleu-gris. Une frise rouge d'origine, symbolisant l'enferme des prisonniers, court le long des murs. « La combinaison entre le patrimoine historique du site et les exposi-

tions marche bien. L'expérience du lieu nous aide beaucoup. » Cette prison fut aussi très singulière dans son esprit. Inspirés par la théorie de l'enfermement d'Alexis de Tocqueville, ses concepteurs - le bricochin Charles Lucas, inspecteur des prisons, et l'architecte Louis Lortin - souhaitaient améliorer les conditions de détention des petits délinquants, tout en faisant de la prison un lieu de réflexion et de réinsertion. Il n'est toutefois pas certain que Marie-Louise Lucas, emprisonnée 3 mois pour le vol d'un coupon d'étoffe, ou Isabelle Le Lan, condamnée à 18 mois pour le vol d'1 kg de savon, aient apprécié la conception humaniste de la prison de Guingamp et leur cellule individuelle...

Transférée en 1934 à Saint-Brevé, la prison connaît ensuite différentes affectations jusqu'à ce que l'installation de GwinZegal lui permette enfin des jours heureux. Une cellule rénovée a toutefois été conservée pour rappeler la mémoire du lieu.

Déjà 30 000 visiteurs

Ouvert à tous et gratuit, le Centre d'art visuel occupe ainsi un bel espace de 500 m², à cheval entre l'ancien bâtiment de détention des femmes et l'une des neuf cours de promenade. « Jusqu'à notre déménagement en 2019, nous n'avions e-



Les photos de Thierry Pasquet ont été prises au Centre d'art visuel GwinZegal, ancien prisonnier d'art et d'écriture contre le crime.

● TERRITOIRE
Guingamp

« pas d'espace d'exposition à nous, ajoute Solange Rebol. Aujourd'hui, nous disposons d'un formidable outil au service de la photographie, avec une salle aux normes muséales qui nous permet d'emprunter des œuvres nationales. Nous pouvons aussi jouer avec l'architecture de la pièce et changer la scénographie à chaque exposition. » Depuis sa création par Paul Cortin en 2002, GwinZegal, qui doit son nom au petit port à pieux de Plouha où sont nés ses premiers projets, a beaucoup grandi. Il compte désormais six salariés. « Nous sommes arrivés ici il y a dix ans, aspirés par Guingamp et son service culturel dynamique. De belles synergies existent avec le théâtre, le cinéma d'art et d'essai, la compagnie de danse contemporaine et la médiathèque », précise l'ancienne photographe d'origine nicolaise.

Repetites, les cellules de la prison de Guingamp perdent leur aspect carcéral, tout en respectant leur passé.

Ancienne photographe, Solange Rebol, directrice de ce centre d'art dédié à l'image.

● Apporter un autre regard

Une autre raison d'être de GwinZegal est de favoriser la création à l'échelle de la Bretagne en accueillant des artistes en résidence. Ce fut le cas du Britannique Mark Neville qui a photographié les supporters d'En Avant et les habi-

mené un partenariat avec la Corée et la Chine, mais nous collaborons surtout à l'échelle de l'Europe avec l'idée de faire tourner les expositions. Nous n'avons pas de thématiques imposées mais la représentation du monde rural nous intéresse beaucoup et donne lieu à des expositions et à des publications régulières. »

Entre avril 2019 et mars 2020, 30 000 visiteurs ont poussé ses portes. Le Centre d'art sort lui-même souvent de ses murs. L'une de ses missions, l'éducation artistique et culturelle, le conduit en effet à animer des ateliers dans différents établissements du département, souvent en présence d'un artiste. « La photo est un formidable médium pour questionner la société. Elle part du réel, voire d'une réalité, même si c'est celle de l'artiste. C'est aussi pour cela que la médiation est très importante afin d'éviter que le visiteur passe complètement à côté. »



tants de Guingamp, ou encore Éric Tabuchi et Nelly Monnier, dont le travail est actuellement exposé. « Les artistes ne connaissent pas forcément le territoire et ne disposent pas toujours de beaucoup de temps. Les accompagner fait partie de nos missions. Cela peut passer par la recherche d'un éleveur de poneys ou d'un chauffeur », avance Solange.

● Éducation artistique

Depuis la rentrée, GwinZegal partage les murs de la prison avec l'Inseac. L'Institut national supérieur de l'éducation artistique et culturelle du Craon a en effet choisi de s'établir dans la cité de la Plouha pour former les futurs cadres de l'éducation artistique et culturelle (EAC). Les six enseignants-chercheurs établis à Guingamp et la quarantaine d'étudiants de cette pre-

mière promotion - ils seront une centaine dans quatre ans - vont pouvoir confronter leur regard et leur expérience du territoire avec l'équipe du Centre d'art. Engagé dans un projet expérimental de ville 100 % EAC afin de favoriser l'accès à la culture de tous les enfants, Guingamp est en effet, pour les chercheurs, un laboratoire à ciel ouvert. Damien Malinas, maître de conférences

● « FAIRE D'UNE PRISON UNE ÉCOLE AUX ALLURES DE THÉÂTRE SHAKESPEARIEN. »

à l'Inseac et président de l'école supérieure d'art d'Avignon, est déjà séduit. « Il n'y a pas de meilleur symbole que d'arriver à rendre autonome des élèves par l'école et dans une prison, d'autant plus lorsqu'elle ressemble, avec ses balcons, à un théâtre shakespearien. » ●

Les étudiants vont pouvoir profiter d'un bel outil de travail aux formes géométriques très originales.



Le Télégramme

Samedi 16 octobre 2021 / www.letelegramme.fr / Tél. 09.69.36.05.29

Les artistes Nelly Monnier et Éric Tabuchi se sont lancés dans un atlas photographique des régions naturelles de France et exposent à GwinZegal, à Guingamp, du 22 octobre au 6 février.



GwinZegal met en lumière un atlas photo de la France

À Guingamp, la nouvelle expo de GwinZegal met en lumière le travail de Nelly Monnier et Éric Tabuchi, un couple de photographes qui réalise un atlas des régions naturelles de France.

Valentin Boudet

Le centre d'art Gwin Zegal, à Guingamp, va, pour sa nouvelle exposition qui débutera vendredi 22 octobre, s'habiller des clichés d'un couple de photographes, Nelly Monnier et Éric Tabuchi. Ces derniers se sont lancés dans un projet ambitieux : la réalisation d'un atlas photographique de la France, mais par le prisme de ses régions naturelles.

Pouvoir d'identification

Un parti pris audacieux, au vu de la quantité de zones à découvrir :

450 sur tout le pays. « Nous avions pensé au découpage par département, mais c'était inintéressant sur le terrain », tranche Éric. La faute à des frontières parfois artificielles. « Alors que les régions naturelles sont des unités d'exploration très pointues », « En même temps, elles sont floues, il n'y a pas de frontière. Un peu comme des fondus enchaînés. Mais il y a aussi, malgré tout, une logique géologique, avec des ruptures de paysages », complète, à ses côtés, Nelly. « Et elles ont un pouvoir d'identification beaucoup plus fort ».

25 000 clichés

En filigrane, la volonté de cerner le pays France. « Une manière d'affirmer mon appartenance à ce territoire » pour lui, « une envie de parcourir le territoire français » pour elle. Des motivations différentes et un même constat : « Souvent, la France est représentée à travers des lieux spécifiques mais qui ne sont pas représentatifs ».

D'où cette recherche d'exhaustivité et de couvrir l'ensemble de l'Hexagone. « Plutôt qu'un travail en profondeur sur des zones particulières, c'est un travail étalé, mais sur toute la surface du pays. Plus superficiel, mais plus égalitaire ». Un point qui leur tient à cœur : chaque région aura le même nombre de clichés, une cinquantaine. « On souhaite donner de l'existence à des territoires jamais traversés par les touristes ». Pour un total de, tout de même, 25 000 photos à la fin de cet

immense chantier photographique.

Un mode de vie

Le couple a commencé la réalisation de cet atlas avec un mois passé dans la Beauce, en février 2017. Depuis, à raison d'environ 150 jours par an, ils ont sillonné le pays, surtout dans sa partie nord. « On passe beaucoup de temps sur la route », sourient ceux qui sont en couple en privé également. « Séparément, on serait incapable de réaliser un tel travail ». Les retours au domicile ne durent jamais très longtemps. « On est toujours contents de rentrer, mais pas plus de dix jours », rigole Nelly. « C'est un mode de vie très particulier et aujourd'hui, on aurait du mal à devenir sédentaires », admet Éric. Ce qui leur manque ?

« Ne pas être en mouvement, en recherche, ne pas être face à l'incertitude... ». Mais ils le reconnaissent : « C'est omniprésent, tout est centré

autour de ça ».

Trente tomes

Un projet « assez fou, qui correspondait bien à GwinZegal », dicit son codirecteur Jérôme Sother, qui a accueilli le couple en résidence. L'atlas, pharaonique, avance : 10 000 clichés ont déjà été sélectionnés. Et un livre (coédité par GwinZegal) va être publié le 21 octobre, le premier d'une longue série qui pourrait s'étaler sur 30 tomes. En attendant la suite, le public pourra venir à Guingamp découvrir une centaine de clichés pris en Bretagne, entre le Trégor, le Goëlo et le Léon, entre courant documentaire et sensibilité personnelle.

À noter

Au 4, rue Auguste-Pavie, à Guingamp. Du 22 octobre au 6 février, du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Entrée libre.

Dans les coulisses de l'expo photo de GwinZegal



Eric Tabuchi et Nelly Monnier exposent leurs clichés de zones naturelles de Bretagne à GwinZegal, à Guingamp, à partir de ce vendredi et jusqu'au 6 février.

La nouvelle exposition de GwinZegal met en lumière, à partir de ce vendredi, le travail de Nelly Monnier et Éric Tabuchi sur les régions naturelles de France. Avec, comme toujours, une mise en scène originale.

Valentin Boudet

« L'idée, c'est que ce soit une expérience. C'est important de surprendre les spectateurs. Ici, on ne vient pas que lécher les murs ». Jérôme Sotter, directeur artistique de GwinZegal, à Guingamp, assume, par cette image, le fait de donner de vraies libertés aux artistes pour mettre en scène leurs expositions. Nelly Monnier et Éric Tabuchi, dont l'exposition est ouverte au public dès ce vendredi, ont pu en bénéficier pleinement. Il suffit, pour s'en convaincre, de pénétrer dans la fameuse

salle d'expo du site.

Une Bretagne imposante et accueillante

Aux murs, une sélection de leurs clichés bretons, eux qui se sont lancés dans un atlas des régions naturelles de France. Trégor, Léon, Goëlo... Dans différents formats, encadrées ou non, en groupe ou seules... Les dispositions sont variées et attirent le regard. « On expose de cette manière depuis deux, trois ans », précise Nelly Monnier. « Sinon, on trouve ça trop fermé, trop rigide. Là, on opère des circulations, des liens... ».

Comme sur cet ensemble dès l'entrée dans la pièce, avec la présence d'un escalier et d'une vieille façade, comme une manière d'entrer en Bretagne. « Là, on est sur une narration. Puis, on part sur des paysages, puis on s'avance et on découvre quelques maisons... » Une progression vers l'urbanisation, en somme. Les murs comptent aussi des tableaux de patrons de coiffes des régions bretonnes traversées, ou des peintures sur photos. Pour tenter de rendre justice à une Bretagne au climat « à la fois imposant et accueillant ».

55 livrets de photos

Et puis, il y a cet « enclos paroissial »

comme posé en plein milieu de la pièce. Agrémenté de trois reproductions d'épis de faitage, réalisés par Étienne Huck, de La Poterie du Légué, à Plérin.

À l'intérieur, sont déposés 35 livrets de photographies, avec des récits géographiques ou thématiques, toutes issues de l'œuvre du couple dans sa globalité. Un espace semi-fermé, de pure consultation, « où on est libre de choisir les sujets qui nous plaisent », note Nelly Monnier. « Ce qui est important, c'est de montrer que notre travail est national. Il ne fallait pas que ce soit juste une restitution de résidence bretonne ».

Ça tombe bien, le premier tome de leur pharaonique atlas (co-édité par GwinZegal) sera lui aussi disponible en consultation.

Au total, 70 clichés sont accrochés aux murs de la pièce d'exposition de 60 m². Et au cas où ça laisse un goût de trop peu au visiteur, le couple exposera de nouveau en Bretagne dans quelques mois. Ce sera à Brest, en février 2022.

À noter

Exposition à GwinZegal au 4, rue Auguste-Pavie, à Guingamp.

Visible du 22 octobre au 6 février, du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30.

Entrée libre.

Les terres oubliées exposées à GwinZegal

Capter l'identité d'un lieu à travers ses paysages et son architecture, c'est le travail des photographes Nelly Monnier et Éric Tabuchi. Leur exposition sera visible au centre d'art GwinZegal.

Dans la salle d'exposition de GwinZegal, au cœur de l'ancienne prison guingampaise, des photos de paysages, de maisons, d'industries, d'amers (points de repère fixes, utilisés pour la navigation). Toutes illustrent la Bretagne, captée par les objectifs d'Éric Tabuchi et Nelly Monnier. Leur volonté : « **Montrer des régions peu photographiées, mettre en lumière ces territoires oubliés qu'on traverse en TGV, en voiture, mais où l'on ne s'arrête pas.** »

L'architecture, reflet de l'identité

Pour donner à voir, à sentir ces lieux, les photographes ont sillonné les routes françaises pendant cinq ans, immortalisant paysages et bâtiments. « **Une habitation parle pour son propriétaire. Faire un portrait d'une maison, c'est comme dresser le portrait de celui qui l'habite** » souligne Éric Tabuchi.

Leurs photos illustrent « **comment les hommes habitent les espaces, construisent, en fonction du climat et des ressources du sol.** » Dans les Côtes-d'Armor, terre à la géologie granitique, les maisons en pierre sont légion, bien que le béton gagne du terrain.

« **Et puis, quand on se rapproche de Rennes, il y a de plus en plus de maison en pisé (terre crue)** », remarquent les photographes, qui ont appris « **sur le tas, à lire l'architecture et ce qu'elle raconte des ressources du sol.** »

L'architecture bretonne, ce sont aussi les bâtiments froids de l'industrie agroalimentaire, qui représentent 40 % des emplois industriels de la région. « **C'est une partie importante de l'identité de cette aire géographique, on ne pouvait pas passer à côté** » souligne Éric Tabuchi.

En déambulant dans la salle, on remarque des détails surprenant



Nelly Monnier et Éric Tabuchi ont voyagé un mois et demi en Bretagne, pour immortaliser ses paysages et son architecture.

PHOTO : OUEST FRANCE

dans certains cadres. Nelly Monnier s'est amusée à « **faire exister des choses qui n'auraient jamais existé** », en ajoutant des peintures aux photos.

Par exemple, à côté d'une maison en parpaing, on découvre des cheveux bruns peints. « **Dans beaucoup de villages ruraux, on a vu des coiffeurs en dehors des bourgs, pas forcément très bien indiqués de l'extérieur** », raconte la photographe.

À la découverte de territoires inconnus

À l'entrée de la salle aux murs blancs, des clichés de la côte mettent en scène des amers. « **Ces amers ont été un déclencheur très fort dans notre exploration du pays**, raconte Éric Tabuchi. **On ignorait ce que c'était et**

puis on est allé demander à un paysan qui nous a dit "Des amers bien sûr !". » Car les deux artistes aiment « **découvrir les lieux avec de l'innocence et après on demande des explications.** »

Inspirés par ces objets, les photographes ont suivi la route des Amers « **de Brest à Saint-Malo**, sourit Éric Tabuchi. **On y consacre un chapitre entier dans notre atlas.** »

Car l'ambition des deux artistes, c'est de créer plusieurs atlas des régions naturelles de France. « **Les régions naturelles sont des petits territoires aux contours un peu flous, qui datent d'avant la Révolution**, explique Nelly Monnier. **Il y a 450 régions naturelles en France et nous en avons arpenté environ un tiers, plus dans le nord et dans**

l'ouest. » De nombreux voyages sont encore à venir, donc, pour les deux artistes.

À GwinZegal, 70 clichés illustrant la Bretagne sont exposés. Pour explorer leur travail colossal à travers toute la France, rendez-vous sur la carte interactive mise en ligne sur leur site internet. IL suffit de cliquer sur une région pour voir apparaître toutes les photos qu'ils y ont prises.

Marion PIVERT.

Du 21 octobre au 6 février, exposition visible au centre d'art GwinZegal, 4, rue Auguste-Pavie, du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Leur site internet : <https://www.archive-arn.fr/>





Guingamp
Côte-d'Azur
Bretagne

"L'invention d'une histoire vraie", c'est le titre de l'exposition photographique proposée par le Centre d'art GwinZegal de Guingamp. Le fruit du travail mené depuis cinq ans par deux artistes qui ont décidé de réaliser un atlas des régions naturelles. Un regard sur la France au-delà des clichés de cartes postales.

Les photographes Éric Tabuchi et Nelly Monnier sillonnent la France depuis 5 ans avec l'intention de donner à voir les 450 régions naturelles du territoire. Leur collecte représente aujourd'hui 22 500 photos. Un pan de leur travail est présenté en ce moment au centre d'art GwinZegal de Guingamp.

"Les régions naturelles, ce sont des espaces géographiques qui datent du XVIIIème siècle, avant la Révolution, qui font quelques dizaines de km². Ce sont des espaces appréhendables par l'homme parce qu'ils sont plus petits qu'un département ou un région. Ce genre d'espace est vraiment lié à la nature des sols : l'argile, le granit. C'est important parce que cette nature des sols, on la retrouve dans la nature des constructions des habitations" rappelle Jérôme Sother, directeur artistique de GwinZegal.

Nelly Monnier a aimé jouer avec l'invisible. "Ces régions naturelles, ce qui est intéressant c'est que leurs frontières sont beaucoup moins définies, elles sont très très floues. On en parle à l'oral, parce qu'on n'a pas de documents qui attestent véritablement de frontières terrestres".



L'exposition "L'invention d'une histoire vraie" présentée à GwinZegal • © F. Leroy - France Télévisions

Le projet est assez fou parce qu'en fait il consiste à photographier toute la France. Elle a beaucoup été photographiée mais c'est souvent les mêmes endroits, c'est Paris, la Côte d'Azur, la Normandie. Sauf qu'on se rend compte que la France c'est un pays énorme et qu'il y a des milliers de lieux qui sont très peu photographiés

Jérôme Sother, directeur artistique de GwinZegal

Une douzaine de régions naturelles en Bretagne

Dans cette exposition. La Bretagne est mise en avant grâce à une centaine de clichés, et pas seulement de ses rochers.

Les deux photographes ont des "obsessions", avec des typologies relève Jérôme Sother. "Dans la région, ils ont photographié tous les amers (repères sur terre pour les marins), les menhirs, ils ont aussi eu envie de représenter le bâti", note-t-il. Le duo veut donner de l'existence à des territoires jamais traversés par les touristes.



Tremel, dans le Trégor • © Éric Tabuchi et Nelly Monnier

"Notre idée de base, c'est de faire bouger la ligne de ce qui appartient au registre du beau et du laid. Pour nous, il n'y a pas de hiérarchie entre un château, une église, un supermarché ou une station-service. La beauté proclamée et entretenue a tendance à nous ennuyer", avait expliqué Eric Tabuchi, au journal Le Monde (article payant).



Porspoder • © Éric Tabuchi et Nelly Monnier

L'exposition "L'invention d'une histoire vraie" est à voir jusqu'au 6 février 2022. Un livre est également disponible, un premier volume de l'Atlas des Régions Naturelles. 2000 exemplaires ont déjà été vendus, une seconde édition est en cours.

Les deux photographes continueront eux de prendre la route. Ils ont évalué à dix ans le temps qu'il leur faudrait pour mener à bien leur projet.

#photographie #art #culture #expositions
#événements #sorties et loisirs

Jérôme Sother

Codirecteur du centre d'art GwinZegal à Guingamp



INVENTION D'UNE HISTOIRE VRAIE

PHOTOGRAPHIE

ÉRIC TABUCHI ET NELLY MONNIER



Il y a cinq ans, Éric Tabuchi et Nelly Monnier se sont lancés dans un projet titanesque et frappadingue : tirer le portrait des 450 régions naturelles de l'Hexagone, en inventoriant usines, châteaux d'eau ou pancartes publicitaires, tous ces marqueurs de l'identité visuelle d'un territoire. Plus de 100 000 kilomètres et 15 000 images plus tard, ils publient le premier volume de leur atlas, édité avec le Centre d'art GwinZegal, qui expose une infime fournée de leur moisson.

Des menhirs en veux-tu en voilà, un amer en forme de fusée, les demeures néobretonnes de Saint-Brieuc... Il n'y a pas l'ombre d'une caricature bigoudène dans ces vues frontales et grisonnantes, vierges de toute présence humaine, où la neutralité sert la nuance. Lors de leur résidence à Guingamp, le duo a arpenté les régions du Trégor, du Porhoët et de la Cornouaille avec le même regard qu'ils portent sur la Beauce ou les Cévennes. Avec drôlerie et tendresse. Sans hiérarchie entre l'architecture traditionnelle et atypique, vernaculaire ou industrielle. Ces compilations de piscines verticales, stations-service abandonnées ponctuant les Vosges ou le Médoc laissent entrevoir la richesse inexploitée des communes qui font la France. À se demander pourquoi l'État ne soutient pas davantage cette géniale entreprise. — **Élodie Cabrera**

Jusqu'au 6 février, Centre d'art GwinZegal, Guingamp (22). Tél. : 02 96 44 27 78.

Atlas des régions naturelles, vol. 1, éd. Poursuite, en partenariat avec GwinZegal, 384 p., 39€.

La Princesse Turandot (1912), d'Alexej von Jawlensky.



Un amer à Carantec (Finistère), dans l'*Atlas des régions naturelles*.

Eric Tabuchi et Nelly Monnier

Atlas des régions naturelles, Vol. 1

par Jean-Paul Robert

Une exposition au Centre d'art GwinZegal de Guingamp, dans le Trégor, rend compte de fragments de l'entreprise abyssale dans laquelle s'est lancé ce couple de plasticiens : inventorier par la photographie les choses construites, sans discrimination aucune mais toujours représentatives des régions françaises qu'ils explorent une à une. Le premier volume d'un atlas – sur une trentaine prévue – est publié à l'occasion. Il en ressort un drôle de portrait de notre pays d'aujourd'hui.

En s'arrêtant sur ce que nous avons sous les yeux mais que bien souvent nous ne savons voir ou que nous négligeons de regarder, la photographie joue de sortilèges temporels. Parce qu'elle fixe ce qui est voué ou tend à disparaître et capte ce qui apparaît ou est advenu. Il en est ainsi d'un lieu comme d'une personne. C'est sur ce constat qu'ont été lancés les Observatoires photographiques du paysage par diverses institutions régionales. Ceux-ci missionnent des artistes chargés de déterminer des points de vue qui seront reconduits année après année afin de mesurer changements ou permanences. Ce dont s'écartent Eric Tabuchi et Nelly Monnier de plusieurs façons. Parce qu'ils se penchent sur des objets construits, non sur des paysages. Parce que leurs arrêts sur image pointent un moment donné, un présent chargé de durées. Parce que leur mission ne relève que d'eux-mêmes, selon des règles et un protocole qu'ils élaborent au fur et à mesure de son avancement – sans modifier pour autant le cap qu'ils ont déterminé.

EFFACEMENTS

Cette vacillation temporelle se retrouve dans la notion qu'ils avancent de « régions naturelles ». Régions dont ils ont dressé carte, et qui correspondent à des unités historiques ou géographiques anciennes. Elles n'ont pas d'existence administrative ni de frontières ni même de définition bien arrêtée. Elles viennent d'un vieux pays lui-même composé de « pays ». Ce mot qui désigne aussi bien une entité territoriale que ceux qui se reconnaissent entre eux pour y habiter ensemble. Un terroir, donc, avec tout ce que ce mot porte d'ancrage à un sol et une histoire, et une population, forgée par une économie et une culture dépendant de ses conditions de subsistance.

Le couple a placé sa carte des régions sur fond de géologie, manière de rappeler que les constructions dépendent des pays qui les portent, qui les ont produites et qu'elles caractérisent. Si ces régions sont en cela « naturelles », elles n'en restent pas moins culturelles. Force est de constater qu'elles sont issues de cultures qui s'estompent, emportées par d'autres échelles, d'autres modes d'échanges.

Ces régions naturelles sont des pays perdus. Bien souvent les objets et les constructions qui les habitent sont des vestiges, des ruines, des choses construites fanées ou fermées, déprimées ou abandonnées. Ils jonchent un territoire comme des témoins du passé, oubliés ou négligés. Pourtant ils demeurent, même quand les raisons pour lesquelles ils ont été produits ont disparu ou que l'économie à laquelle ils répondaient s'est éteinte. Ainsi des matériaux, marqueurs reconnaissables de telle ou telle région, mais depuis déjà longtemps remplacés par des artefacts sans caractère de leur origine. Ainsi encore des fonctions auxquelles ils répondaient – par exemple moulin, minoterie, magnanerie, grange, usine – qui s'effacent quand elles ne sont pas remplacées. Tandis que la production d'aujourd'hui ne relève plus de l'arrangement avec un lieu et du génie d'une région. Elle se pose ici et là avec indifférence, ne cherche plus à durer, se périmé rapidement. Son destin est de devenir déchet.

EN PIED, À CONTRE-PIED

Nelly Monnier et Eric Tabuchi travaillent avec méthode. Ils cherchent des objets isolés, qu'ils photographient en pied, sous une lumière égale. Si leur point de vue est très élaboré, ils ne portent cependant aucun jugement de valeur sur la matière qu'ils recueillent. C'est là le principal mérite de leur œuvre. Ils donnent à voir un hors-champ du regard, des choses disparates, des choses si banales que nous ne leur prêtons pas attention, ou bien des singularités étonnantes, stupéfiantes, ou déplacées. Leur atlas se parcourt avec bonheur, tantôt relevé typologique, tantôt cabinet de curiosités. Tour à tour tendre, malicieux, étonnant, instructif, il fouette le regard et prend discours, habitudes et certitudes à contre-pied. Abouti dans sa forme, inépuisable quant au fond, il est à la fois achevé et inachevable, ainsi que l'est la réalité. ■

Ces régions naturelles sont des pays qui se perdent

Eric Tabuchi et Nelly Monnier, *Atlas des régions naturelles, Vol. 1*, coédition GwinZegal/Poursuite, Guingamp/Arles, octobre 2021, 384 pages, 17 x 32 cm, 39 euros.

Exposition « L'invention d'une histoire vraie », Centre d'art GwinZegal, jusqu'au 6 février 2022

Le site www.archive-arn.fr permet de découvrir par différentes entrées l'état de l'atlas (12 000 images à ce jour). <https://arn-journal.tumblr.com>

Toutes images : © Eric Tabuchi et Nelly Monnier

Trégor



Pleumeur-Bodou Automne 2020 Saint-Samson Édifice religieux catholique



Lézardrieux Automne 2020 Repère

1181



Photo | Automne 2022



Photo | Automne 2022



Recommandation | Automne 2022



1182



Photographie | Automne 2022



Photo | 19 2022



Photographie | Automne 2022



Automne 2022 | 19 2022

Compteur, pommeterie



La Roche, Automne 2017 | J. J. J.



Reigny, Été 2018 | J. J. J.



La Roche, Automne 2018 | J. J. J.



Carrière de la Roche, Hiver 2017 | J. J. J.



Grand-Bois de la Roche, Été 2018 | J. J. J.



Montigny, Printemps 2017 | J. J. J.



Carrière de la Roche, Hiver 2017 | J. J. J.



Été 2017 | J. J. J.

Compteur, pommeterie



Montigny, Automne 2018 | J. J. J.



Montigny, Automne 2018 | J. J. J.